inutile et dangereuse. On n'abuse pas impunément des préoeptes de la médecine, et je craindrais de faire ainsi une fausse application de l'aphorisme : " *Similia similibus* .... "

Je me bornerai donc à passer rapidement en revue les principaux essais que je trouve dans ce volume.

Celui qui a pour titre " Nos qualités et nos défauts" comprend quatre *causeries*, dont la première a pour sous-titre : " La langue Française en Canada." Au début de cette causerie, vous trouverez une page charmante sur l'ignorance des Européens en tout ce qui concerne le Canada et les Canadiens.

Après avoir recherché les causes historiques de cette ignorance, le Dr. LaRue s'exprime ainsi :

" Faut-il s'étonner après cela, de ce que les Français et tous les peuples du continent Européen aient été, jusqu'à ces dernières années, dans l'ignorance la plus absolue de notre état politique et social ? Faut-il s'étonner de l'admiration naïve que manifestaient ceux d'entre eux que le hasard ou la curiosité poussaient sur nos rives, à l'aspect de nos grandes villes, à la vue de nos campagnes si belles et si riches ?

" Pas plus tard qu'en 1856, des étudiants de Louvain me demandaient sérieusement si j'avais apporté avec moi mon costume, c'est-à-dire mes vêtements de peaux de bêtes et mes plumes. Je répondis à mes naïfs auditeurs que j'avais laissé tout cela à Londres, ayant eu la précaution de changer de toilette pour me présenter devant eux : ce que je regrettais beaucoup. Je leur donnai gravement des détails circonstanciés sur le maniement du tomahawk et du scalpel ; surtout je portai leur étonnement à son comble, lorsque je leur expliquai quel usage singulier nous faisions, nous Canadiens, des chevelures enlevées à nos ennemis : chevelures que nous suspendions toutes dégoûtantes de sang, comme de glorieux trophées autour de nos cabanes d'écorce. Mes auditeurs convinrent que le Canada était un pays singulier.

" Les moindres causes produisent souvent les plus grands effets. Je compris parfaitement la vérité de cet adage, et me rendis compte aisément de l'ignorance de mes compagnons Belges en tout ce qui concernait mon pays, lorsque j'aperçus, un jour, dans le vitrage d'une des principales librairies de Louvain, une vieille gravure copiée plus ou moins exactement sur une des plus jolies scènes décrites par Châteaubriand ou par quelqu'un de son école. Cette gravure représentait une forêt séculaire, à l'aspect sombre et grandiose. Au pied de la forêt coulait un fleuve gigantesque ; ce fleuve était émaillé à profusion de têtes de crocodiles à larges gueules toutes béantes, et de boas constrictors dont les torses énormes s'élo-